

La Saga de
Hrolf Kraki

POUL ANDERSON



G. SOREL
04





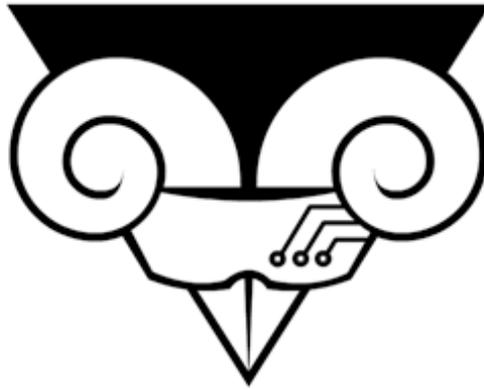
Poul Anderson

La Saga de Hrolf Kraki



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Béal'

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard.

Titres originaux : *Hrolf Kraki's Saga*

© 1973 Poul Anderson.

Traduction de Pierre-Paul Durastanti.

ISBN : 978-2-84344-606-1

Parution : mars 2014

Version : 1.0a — 13/03/2014

© 2004, Le Béal' pour la présente édition

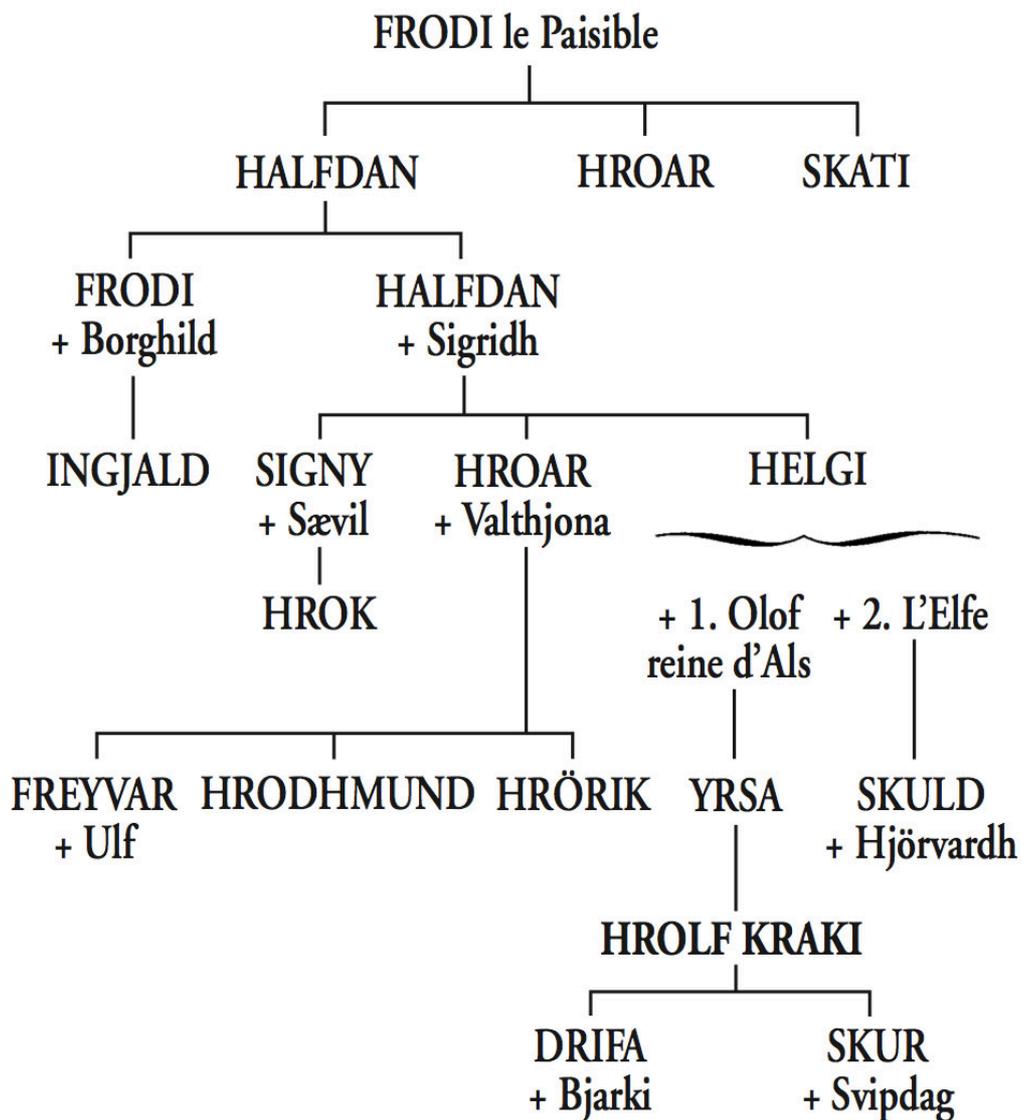
© 2014, Le Béal' pour la présente édition

Illustrations de couverture et intérieures © 2004, Guillaume Sorel



*À mes deux grands conteurs finnois favoris,
Chelsea Quinn Yarbro et Emil Petaja.*

Les Skjoldung



L'HISTOIRE DE HROLF KRAKI

Avant-propos de Poul Anderson

Un livre devrait pouvoir se passer de présentation, mais celui-ci ne relève pas du fantastique moderne, et le lecteur voudra peut-être en connaître les coulisses.

Contrairement à la *Volsungasaga*, dont le cœur est un récit rhénan, le cycle de Hrolf Kraki et de ses héros est purement nordique. Jadis très vaste et très répandu, il s'enracinait au tréfonds des âmes et des chants du peuple. Mais il n'a pas eu la chance dont a bénéficié l'histoire de Sigmund, Sigurdh le Fléau de Fafnir, Brunehilde et Gudhrun : se présenter sous la forme d'un récit nerveux en prose et inspirer des poèmes qui ont survécu intacts. Presque oublié, il mérite pourtant d'être redécouvert.

Il naît peu avant le *Nibelungenlied* et en même temps que le *Beowulf*. Le *Hrolf* et ce dernier s'éclairent l'un l'autre et comptent bien des personnages en commun dont l'exemple le plus frappant reste le roi Hrothgar — Beowulf débarrasse son château d'une infestation de monstres. Dans sa version initiale, Hrothgar, c'est Hroar, l'oncle de Hrolf. On a effectué assez de recoupements pour qu'il ne subsiste aucun doute.

On peut le dater avec une précision satisfaisante. Grégoire de Tours, dans son *Histoire des Francs*, parle d'un roi danois (qu'une chronique un

peu ultérieure qualifiée de goth) appelé Chochilaicus, mort au cours d'un raid massif sur la Hollande. Ce doit être ce seigneur que le *Beowulf* nomme Hygelac et le *Hrolf* (comme d'autres fragments nordiques) Hugleik. De là, on peut postuler avec une confiance raisonnable qu'il était goth. On ignore si ce peuple vivait au Jutland ou en Gothie suédoise, alors royaume indépendant. La seconde hypothèse me paraît plus probable. En tout cas, l'identité avérée de ce chef nous porte à croire que d'autres aussi ont existé, dont les noms figurent en meilleure place dans la tradition : Beowulf et Hrolf, entre autres.

Hugleik meurt entre 512 et 520. Hrolf apparaît donc vingt ou trente ans plus tard durant le *Völkerwanderung*, l'errance des tribus germaniques après la chute de Rome, la période la plus agitée de l'histoire du monde. On peut alors comprendre pourquoi il a laissé un si glorieux souvenir et pourquoi les diseurs de sagas, génération après génération, ont amené tant de héros à sa cour, même si cela signifiait accorder de moins en moins d'importance au roi lui-même dans le cycle. Son règne a représenté — en comparaison, et dans le cadre du récit tout au moins — une embellie au milieu d'un ouragan qui fit rage pendant des siècles. Il devint au Nord ce que fut Arthur à la Grande-Bretagne et Charlemagne à la France. Le matin de Stiklestad, cinq siècles plus tard, en Norvège, les soldats du roi Olaf le Saint se réveillèrent au chant du skalde qui déclamaient un *Bjarkamaal*, un des lais racontant la dernière bataille des guerriers de Hrolf, roi danois païen.

Des fragments nous en sont parvenus. On connaît aussi le *Bjarkarímur*, poème plus tardif. La chronique de l'histoire et des légendes danoises du moine Saxo Grammaticus (~1150-1206) en livre une autre version, longue paraphrase en latin à partir de laquelle on ne peut guère qu'essayer de reconstituer l'original. (« Le Dit de Skuld » en propose trois extraits, l'un dans la première section, les deux autres, adaptés, dans les deuxième et troisième sections.) Ce livre — qui inclut la plus ancienne mention existante d'Hamlet — raconte l'histoire de Hrolf. On la retrouve dans des œuvres de Snorri Sturlason (1179-1241), dans la *Skjoldungasaga* abrégée, et ailleurs, ici et là. Les sources principales en sont les rares manuscrits islandais consacrés à la légende. Hélas, aucun ne date d'avant 1650, et le style comme la logique y laissent à désirer.

Ces diverses sources se contredisent mutuellement, voire intrinsèquement, sur plusieurs points. Par trop éparées, elles demeurent en outre trop absconses pour le lecteur moderne non fêré d'antiquité scandinave.

J'ai longtemps voulu écrire *une*, sinon *la* reconstitution : réunir le meilleur, combler les vides, utiliser les vieux mots appropriés ou les

remplacer par de nouveaux, faute de mieux. Ma profonde gratitude va à Ian et Betty Ballantine et à Lin Carter, pour cette occasion d'essayer.

Beaucoup de ces choix et de ces suppositions sembleront discutables ou arbitraires. On laissera aux érudits l'agréable passe-temps d'ergoter sur les détails. Pour moi, le problème primordial résidait dans la nécessité de concilier le plaisir de lecture et la fidélité aux modèles originaux.

Par exemple, de mon point de vue et sans doute du vôtre, trop de noms commencent par *H*, voire par *Hr*. Je ne me suis pas senti le droit d'y remédier, à moins que l'une des sources m'en laisse la possibilité, mais j'ai essayé d'écrire de façon à minimiser les risques de confusion. Pour des motifs voisins, j'ai souvent utilisé les noms de lieu modernes, sauf pour des territoires, tel le Svithjodh, qui n'existent plus.

Le risque le plus important réside dans l'esprit même de cette saga qui n'est pas *Le Seigneur des anneaux*, œuvre d'un auteur civilisé, chrétien, même si elle a sans doute constitué l'une des nombreuses sources de Tolkien. Hrolf vivait au plus noir des âges sombres. Massacres, esclavage, vols, viols, tortures, rites païens sanguinaires ou obscènes, tel était le lot quotidien. Les Finnois¹ notent la brutalité et la superstition des Scandinaves face à leurs populations inoffensives. On réservait l'amour, la loyauté, l'honnêteté autre que forcée aux parents, au chef, aux amis intimes. Le reste du genre humain n'était qu'ennemis et proies. Et la colère ou la trahison brisait souvent les liens qui avaient pu se nouer.

Adam Oehlenschläger, écrivant à la période romantique, pouvait sentimentaliser Helgi, Hroar et Hrolf. Je m'y refuse. Gardons à l'esprit qu'on ne doit jamais tenir la civilisation pour acquise.

J'espère que vous le supporterez, ainsi que le caractère nécessairement tentaculaire du récit et ce que nous ressentons comme une superficialité qui reflète simplement la manière dont ces gens se voyaient. Leur caractère nous paraît d'un égoïsme forcené ; mais, pour eux, chacun était membre de sa famille d'abord et soi-même ensuite — en dépit de sa soif de fortune et de gloire. Le héros n'est aucun des personnages, mais plutôt le sang de Skjold l'Enfant à la Gerbe, qui irrigua bien des cœurs.

J'ai cru bon de donner un aperçu de ces vies et de cette société. Cependant, mon but consistait à élaborer non point une réalité historique d'ailleurs hypothétique, mais un mythe. Par conséquent, j'ai placé la narration dans la bouche d'un habitant de l'Angleterre du X^e

¹ En fait, si les sagas les disent Finnois, nombre d'entre eux étaient sans doute des Lapons.

siècle, une époque où le cycle avait pris sa forme définitive : une femme moins susceptible qu'un homme d'user du style laconique de la saga. Elle y introduit l'élément surnaturel, et beaucoup d'anachronismes. À maints égards, elle décrit la Scandinavie de son temps.

Quant aux noms propres, ceux des dieux figurent dans leur forme moderne. Comme ceux des héros sont assez exotiques, je les ai laissés en vieux norrois. Mais j'en ai parfois modifié l'orthographe afin de faciliter l'impression et la lecture. Pour les lecteurs intéressés, les prononciations s'entendent comme suit, l'accent se portant toujours sur la première syllabe :

a : généralement ouvert, comme dans *ah* !

aa : à mi-chemin entre le *aw* anglais de *saw* et *oh* !

dh : comme *th* dans *this* en anglais.

ei, ey : comme dans les mots anglais *rain*, *they*.

g : dur, comme dans *garder*.

gn : prononcer les deux lettres, comme dans *gnou*.

j : comme le *y* dans *yeuse*.

kn : prononcer les deux lettres, comme dans *knout*.

ng : comme dans *ring*.

ö : comme en allemand, ou, à peu près, comme le *oo* long anglais dans *good*.

oa : deux voyelles, oh-ah.

th : comme le *th* dans *thunder* en anglais.

u : long, sauf s'il est suivi d'une consonne double (*Skuld* opposé à *Gunnar*).

y : Comme le *ü* allemand ou, à peu près, le *ee* (*i* long) anglais dans *see*.

æ : Comme le *a* allemand ou, à peu près, le *è* français.

Mais peu importe, à moins que vous ne vous y intéressiez tout particulièrement. Ce qui compte, c'est l'histoire.



Notre vie est perdue, mais ceci nous survivra :
la mémoire ne tombe pas en poussière.
Et jusqu'à la Fin du Monde, protégé de l'oubli,
dressé dessous les cieux, le nom du héros vivra.

– Le Bjarkamaal

CHAPITRE PREMIER DU CONTE

Au Danelagh d'Angleterre, sous le règne d'Æthelstan, vivait un dénommé Eyvind le Rouge. Svein Kolbeinsson, son père, avait quitté le Danemark mais y retournait souvent pour les besoins de son négoce. Quand il eut l'âge requis, Eyvind partit. Plus fougueux, plus désireux de se faire un nom que Svein, il finit par s'enrôler au service du roi. Il s'éleva dans la hiérarchie en quelques années et, à Brunanburh, guerroya de telle sorte et emmena si bien ses partisans qu'Æthelstan lui accorda son amitié et souhaita le voir demeurer dans la maison du roi. Eyvind n'était pas sûr de vouloir passer ainsi le restant de ses jours, aussi demanda-t-il au souverain la permission de retourner quelque temps sur sa vieille ferme.

Il y retrouva Svein, qui préparait un nouveau voyage, et décida d'embarquer avec lui. Au Danemark, ils bénéficièrent de l'hospitalité du chef Sigurdh Haraldsson. Cet homme avait une fille vierge, la blonde Gunnvor, qu'Eyvind ne tarda pas à courtiser. Leurs pères virent là un arrangement propice aux deux maisons ; à son retour en Angleterre, il ramenait donc Gunnvor, devenue son épouse.

Il dut suivre le roi qui passait l'hiver à voyager. Gunnvor vint, elle aussi. Elle conquit le cœur des dames de la cour, car elle savait parler de maintes contrées et coutumes étrangères. Æthelstan, quoique célibataire, en eut vent, et surtout d'une saga des temps passés qu'elle aimait raconter. Il manda alors Gunnvor dans le logis où il siégeait parmi ses hommes.

« Nous passons des nuits bien mornes ! la gourmanda-t-il, rieur. Pourquoi accordez-vous aux femmes un plaisir que vous me refusez ?

— Seigneur, je ne faisais que raconter des histoires.

— Et des bonnes, à ce qu'on m'a dit. »

Gunnvor gardait triste figure. Eyvind s'exprima à sa place. « Seigneur, je sais des choses de ce conte ; il pourrait ne pas convenir à votre entourage. » Son regard se posa sur l'évêque assis près du roi. « C'est un récit plutôt... païen. » En secret, il sacrifiait toujours aux elfes.

« Et alors ? demanda Æthelstan. Si je compte au nombre de mes amis un homme tel qu'Egil Skallagrimsson...

— Il n’y a aucun mal à écouter parler de nos ancêtres, dit l’évêque, sauf si on oublie qu’ils vivaient dans l’erreur. Cela permet de comprendre les païens d’aujourd’hui et de savoir comment mieux les amener à la Foi. » Il ajouta, pensif : « Je dois avouer que j’ai passé ma jeunesse à l’étranger, pour y étudier. J’en connais donc moins sur vous, les Danois, que la plupart des Anglais. Je vous saurais gré de m’expliquer les points obscurs au fur et à mesure, dame Gunnvor. »

Il résulta de tout ceci qu’elle passa bien des veillées, cet hiver-là, à leur narrer la saga de Hrolf Kraki.

CHAPITRE SECOND

LE DIT DE FRODI

I.

En ce temps-là, le Danemark était moindre qu'aujourd'hui. Il y avait l'île de Sjaelland, très vaste, et les îlots avoisinants. Hormis les falaises crayeuses de Mön au sud, la contrée reste basse ; les collines y roulent avec la douceur des rivières. À l'est, de l'autre côté du Sund, s'étend la Scanie. Là où ce détroit se resserre de sorte qu'un garçonnet peut traverser à la nage, cette île ressemble beaucoup à sa sœur. Dans des temps très reculés, la déesse Gefion a, dit-on, détaché le Sjaelland de la péninsule pour pouvoir en disposer à son aise avec son homme, Skjold fils d'Odin. Au nord, là où elle s'avance dans le Kattegat, la Scanie se soulève, telle une quille de collines rouges.

Le sol est fertile, la mer grouille de poissons, de phoques, de baleines, les marais retentissent du fracas des ailes des oiseaux sauvages qui les obscurcissent, le bois se vend loin et revêt la coque de gracieux navires. Mais il pousse dans des forêts presque infranchissables, repaires du cerf, de l'élan, de l'aurochs et du bison, du loup et de l'ours. Jadis, ces terres sauvages, qui s'étendaient bien davantage, coupaient les uns des autres les villages en les maintenant dans une solitude complète et abritaient hors-la-loi, mais aussi elfes, trolls et autres créatures mystérieuses et inquiétantes.

Au nord de la Scanie, sur l'autre rive du Kattegat, se situe le pays des Götar, que les Anglais appellent les Goths, alors royaume de plein droit. Au nord de celui-ci demeuraient les Suédois, dans le Svithjodh, le royaume le plus vaste et le plus puissant de tous les pays nordiques. À l'ouest, par-delà les montagnes, se trouvait la Norvège qui ne formait qu'une mosaïque de tribus et de royaumes querelleurs. Et au-delà de la Norvège et du Svithjodh vivaient les Finnois. Chasseurs nomades et éleveurs de rennes pour la plupart, ils parlent un langage étranger à tous les nôtres. Bien qu'on compte parmi eux nombre d'individus versés en matière de sorcellerie, leur richesse en fourrures est si grande qu'ils se voient sans cesse sujets aux raids ou au tribut des Danois, des Suédois et des Norvégiens.

Tournons-nous vers le sud. À l'ouest du Sjaelland se trouve le Grand Belt et, par-delà ses flots, une île, la Fionie. Puis vient le Petit Belt, et la péninsule du Jutland, terre plus rude, plus escarpée, que le reste de ce qui constitue de nos jours le royaume du Danemark. Des

longues côtes venteuses du Skaw aux marécages du sud, où l'on marche à grandes enjambées juché sur des échasses, et jusqu'à l'embouchure de l'Elbe formidable, voici la mère des peuples qui ont erré de par le vaste monde : Cimbres, Teutons, Vandales, Hérules, Angles, qui ont donné leur nom à l'Angleterre, Jutes, Saxons et beaucoup d'autres encore.

Certes désireux d'accroître leur puissance, leur fortune et leur gloire, mais aussi de faire cesser guerres et pillages sans fin, les souverains danois qui régnaient sur le Sjaelland et la Scanie s'évertuaient à soumettre les autres royaumes. Parfois, ils remportaient une bataille, se voyaient reconnus suzerains ici ou là. Mais avant peu on tirait de nouveau les armes du fourreau et, sur les toits des demeures des jarls nommés par les rois pour gouverner ces contrées, le coq rouge chantait. Ces guerres avaient souvent pour cause première la rivalité fratricide de deux souverains.

La maison royale de Skjold et de Gefion leur revenait en commun. En Angleterre, on raconte que Scyld – ainsi qu'ils l'appellent – dériva au large et vint s'échouer sur la côte du Danemark à bord d'un bateau privé de rames, mais rempli d'armes, qui transportait aussi un sac de grain sur lequel la tête de l'enfant reposait. De cet enfant, les Danois firent leur roi. Adulte, il se révéla un bon souverain et leur donna la loi, la paix, les fondations d'un pays. À sa mort, son peuple chagriné le plaça à bord d'un navire en bois précieux afin qu'il regagne cet inconnu d'où il avait surgi. Ils le croyaient fils d'Odin et, à dire vrai, le sang du Borgne réapparut par la suite de diverses façons dans la famille. Ainsi les Skjoldung se montrèrent pour leur pays des pères, parfois sages et prévoyants, parfois sauvages et cupides, tandis que d'autres enfin s'immiscèrent dans des domaines qu'il aurait mieux valu laisser en paix.

Les rois de Svithjodh adoptèrent souvent pareille attitude. C'étaient des Yngling, descendants de Frey qui n'est pas un dieu du ciel, mais un dieu de la terre : implorer sa fécondité, tout comme ses ombres et sa moisissure dévorante, requiert d'étranges rites. Dans leur capitale, Uppsala, beaucoup de ces seigneurs adoraient des bêtes et pratiquaient la sorcellerie. Ils engendrèrent aussi leur part de valeureux guerriers. Quand Ivar Widespan les chassa enfin, longtemps après le récit que je vous vais conter, un de leurs descendants devint l'ancêtre de ce Harald à la Belle Chevelure qui unifia le royaume de Norvège.

Entre les Skjoldung et les Yngling, il y avait peu d'amour et beaucoup de sang versé. Entre eux, il y avait aussi le pays des Götär qui, moins nombreux que leurs voisins séparément, recherchaient l'amitié des deux, ou jouaient double jeu. Mais il ne s'agissait pas non plus de mauviettes ! Un jour, parmi eux, naîtrait celui que les Anglais nomment Beowulf.